

ADRIANA  
TRIGIANI

# Lucia, Lucia

roman



PAR L'AUTEUR DU BEST-SELLER  
*L'ITALIENNE*

  
CHARLESTON

# « Captivant ! »

*Entertainment Weekly*

*New York, 1950*

À vingt-cinq ans, Lucia Sartori est certainement la plus jolie fille du quartier. L'après-guerre a ouvert de nombreuses possibilités aux jeunes femmes ambitieuses, et Lucia vient de commencer comme apprentie couturière au très chic grand magasin B. Altman sur la 5<sup>e</sup> Avenue. Son père, qui a brillamment réussi dans les affaires et tient l'épicerie fine italienne la plus réputée, l'a toujours encouragée dans ses ambitions, mais les traditions sont tenaces...

Fiancée à son amour d'enfant, l'inébranlable Dante DeMartino, Lucia est déchirée lorsqu'elle rencontre un bel inconnu qui lui promet une vie de luxe dans les beaux quartiers, une vie comme elle n'en lit que dans les magazines. Forcée de choisir entre sa famille et ses rêves, Lucia se retrouve au centre d'un scandale qui révélera des secrets enfouis. L'honneur des Sartori est en jeu...

« Cette histoire réconfortante vous offre  
une merveilleuse leçon sur la façon de prendre des risques  
dans la vie comme dans l'amour. »

*Cosmopolitan U.S.*

**Adriana Trigiani** est une grande romancière américaine d'origine italienne. Ses romans ont été publiés dans le monde entier, et elle a reçu de nombreux prix. *L'Italienne*, son premier roman publié en France, est un best-seller.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par **Géraldine Koff D'Amico**

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN 978-2-36812-125-2



9 782368 121252

**21 euros**  
Prix TTC France





LUCIA, LUCIA



Adriana Trigiani

# LUCIA, LUCIA

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par Géraldine Koff D'Amico*

  
CHARLESTON

Titre original : *Lucia, Lucia*

Copyright © The Glory of Everything c/o William Morris Endeavor Entertainment,  
LLC 11 Madison Ave 18th floor, New York NY 10010

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Géraldine Koff D'Amico

Édition française publiée par :

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2017

29 boulevard Raspail

75007 Paris – France

[contact@editionscharleston.fr](mailto:contact@editionscharleston.fr)

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-36812-125-2

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :

[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston

## CHAPITRE I

**D**e sa fenêtre, Kit Zanetti voit absolument tout ce qu'il se passe dans Commerce Street, un nom qui ne convient d'ailleurs pas à la rue ; rue du Méandre, allée des Lavandes ou rue Bijou lui iraient bien mieux. Greenwich Village n'est jamais plus enchanteur que la nuit, quand des nappes de lumière bleue miroitent aux pieds des vieux arbres qui se dressent tous les mètres de part et d'autre de la chaussée, ni plus charmant que le jour, quand le soleil réchauffe les maisons blotties les unes contre les autres, ne dépassant jamais quatre étages, certaines recouvertes de guirlandes de lierre, d'autres revêtues de bois peint en blanc et festonnées de noir, et une devanture de magasin si ancienne que la façade de briques bordeaux est désormais orange pâle. De vieux pots de terre ornent les perrons en grès brun, pleins de ces fleurs qui aiment l'ombre, en général des impatiens roses et blanches. Les trottoirs sont défoncés, une mosaïque de carrés de ciment qui ressemblent à des parts de gâteaux multicolores. Les volets déclinent différentes nuances de crème et de rose, presque pêche velouté, qui remontent à l'administration Eisenhower (et n'ont vraisemblablement pas été repeints depuis).

C'est l'endroit idéal pour un auteur de théâtre : niché au cœur de ces maisons peuplées d'histoires et de gens qui

déployaient leurs bizarreries avec une régularité de petite ville. Tous les matins, Kit s'assoit à sa fenêtre pendant que son café se prépare et assiste à la même scène : une femme menue aux cheveux roux incandescents promène un danois aussi grand qu'elle jusqu'au coin de la rue où elle tire d'un coup si sec sur sa laisse qu'il fait un bond qui déclenche l'alarme d'une Chevrolet Nova. De l'autre côté de la rue, un comptable chauve vêtu d'un complet marron glacé émerge de son appartement en sous-sol, scrute le ciel, prend une grande respiration et hèle un taxi. Enfin, le concierge de l'immeuble en face du sien passe l'entrée, saute sur un vélo réduit à l'essentiel – deux roues reliées par un cintre –, jette un balai sur son épaule et s'en va, l'air de débarquer tout droit de l'Italie de la Seconde Guerre mondiale.

On frappe très fort à sa porte. Kit attend son propriétaire, Tony Sartori, qui s'occupe aussi de l'entretien de l'immeuble, et qui vient déboucher son lavabo pour la dixième fois cette année. Les locataires n'ont jamais vu le moindre corps de métier, plombier, électricien ou peintre, avec de vrais outils, travailler dans ces murs. Tout dans cette maison, de l'électricité au gaz en passant par les canalisations, tient grâce au scotch américain de Tony. Kit trouve ça tellement drôle qu'elle a découpé un article de magazine qui expliquait comment les concurrentes de Miss America améliorent leur décolleté en se remontant les seins avec du scotch sous leur robe du soir et l'a glissé dans une enveloppe avec l'argent du loyer. M. Sartori n'a jamais mentionné l'article mais, depuis, il appelle Kit, Miss Pennsylvanie.

— J'arrive, dit Kit d'une petite voix mielleuse, du ton du locataire qui ne veut pas créer d'ennuis, mais quand elle ouvre la porte, elle s'exclame : Oh, Tante Lu !

Lu n'est pas vraiment la tante de Kit mais c'est ainsi que tout le monde l'appelle dans l'immeuble. Il arrive à Lu de laisser des petits cadeaux à Kit devant sa porte : un sachet de luxueux grains de café, un savon au lilas, une boîte d'échantillons de parfums, avec un mot disant : « Une petite gâterie pour toi » de sa grande écriture fleurie sur de petites cartes écrites personnalisées d'un « L » doré comme cela se fait dans les beaux quartiers.

— Comment vas-tu ? lui demande Lu avec un grand sourire chaleureux.

Lu habite l'appartement du fond au dernier étage et elle est la seule autre femme célibataire de l'immeuble. Elle a dépassé les soixante-dix ans mais elle a la grâce exquise des New-Yorkaises d'un certain âge : toujours bien coiffée, elle porte du rouge à lèvres fuchsia à la dernière mode et un foulard Hermès vintage autour du cou retenu par une broche étincelante. Mince et menue, son parfum est épicé et jeune, pas fleuri comme celui de la grand-mère de Kit.

— J'attendais M. Sartori.

— Que s'est-il passé ?

Lu jette un coup d'œil dans l'appartement, s'attendant à voir de l'eau jaillir du plafond, ou pire.

— C'est le lavabo. Il est de nouveau bouché. J'ai eu beau essayer, impossible d'ouvrir le siphon. Pas plus de résultats avec la ventouse ou les prières. Avec la soude caustique que j'y ai versée, il y aurait de quoi faire exploser Brooklyn.

— Si je vois Tony, je lui dirai de venir immédiatement te réparer ça.

— Merci.

S'il y a bien une personne qui peut faire pression sur le propriétaire, c'est elle. Après tout, ils sont parents. Tante Lu enfile ses gants.

— Je me demandais si tu étais occupée cet après-midi. J'aimerais beaucoup t'inviter à prendre une tasse de thé.

C'est la première fois que Tante Lu invite Kit à monter chez elle. Elles connaissent toutes les deux les règles tacites de la vie dans un petit immeuble et s'y conforment. Il vaut mieux garder ses distances avec les voisins ; on peut bien se saluer devant la boîte aux lettres mais, au-delà, ça se complique parce qu'il n'y a rien de pire que quelqu'un qui passe trop souvent, s'attarde à bavarder et vous emprunte des choses.

— Merci mais je suis en train d'écrire. Peut-être une autre fois.

— Bien sûr, quand tu voudras, à toi de me le dire. J'ai fait du rangement et j'ai plein de choses qui pourraient t'intéresser...

(Lu jette un œil dans l'appartement) ... ou qui pourraient t'être utiles.

Kit réfléchit. C'est évidemment plus que tentant d'aller chiner gratuitement sous son toit et sans concurrence. Et Tante Lu lui rappelle tant sa grand-mère. Comme elle, Lu semble se suffire à elle-même et a ce même air subtil, quelque chose que Kit aimerait cultiver. Combien de femmes sont capables de porter une énorme broche en émail en forme de libellule sans être ridicules ?

— Je pourrais peut-être passer vers quatre heures.

— Cela me ferait très plaisir ! fait Lu tout sourire. À tout à l'heure.

— Comment ça va, Tante Lu ? demande Tony Sartori en montant justement l'escalier vers l'appartement de Kit.

— Moi ça va, c'est le lavabo de Kit qui pourrait mieux se porter.

Tante Lu fait un clin d'œil à Kit au moment où M. Sartori entre dans l'appartement.

— Ouais, ouais, il y a toujours quelque chose qui ne va pas ici, grommelle-t-il.

Lu agrippe la rampe et descend l'escalier étroit. On est début octobre et il ne fait pas trop froid dehors, peut-être dix degrés, mais Lu porte déjà son vison qui lui arrive aux chevilles et qui traîne sur les marches comme la cape d'une duchesse. Quelle que soit la température, elle le porte de septembre à juin.

— Entrez.

Kit n'a pas besoin de l'y inviter, il est déjà dans la salle de bains.

— Vous avez dit que vous aviez une fuite.

— Non, c'est le lavabo qui est bouché, le corrige Kit.

— Encore ? grogne-t-il d'un ton qui implique que c'est la faute de Kit.

Tony Sartori est petit, les cheveux blancs et les sourcils noirs broussailleux comme des haies épaisses. Il ressemble suffisamment à Gepetto, le gentil cordonnier de Pinocchio, pour mettre Kit à l'aise mais il parle avec un pur accent new-yorkais qui l'intimide.

Kit rit d'un rire nerveux.

— Désolée. Vous savez bien que je passe mes nuits à remplir les canalisations de noyaux d'olives pour vous faire passer vos journées à les réparer.

Tony Sartori la regarde comme s'il allait hurler, mais il sourit.

— Du calme, Miss Pennsylvanie. Je m'en occupe.

Kit lui adresse un petit sourire, mais elle ne se fait pas d'illusion. Il va déboucher le lavabo avec la ventouse, puis il va juste utiliser son foutu scotch pour colmater le trou et reviendra dans deux semaines quand ça se décollera et que Kit aura eu une autre inondation.

— Il faudra peut-être bien appeler un plombier cette fois, dit-il de sous le lavabo.

— Vraiment !

Kit applaudit de joie.

Sartori s'agrippe au lavabo pour se relever. Les murs de la salle de bains de Kit sont recouverts du sol au plafond de lettres de rejet de tous les théâtres régionaux du pays, de l'Alaska au Wyoming. Ce sont toutes les variations du même message : bons personnages, bon dialogue, mais : « Vous ne savez pas raconter une histoire, mademoiselle Zanetti. » Tony Sartori en lit une et secoue la tête.

— Vous n'avez jamais envie d'abandonner ? Je veux dire, avec de telles lettres, à quoi ça sert ?

— Je fais des progrès, affirme Kit.

— Peut-être bien. Mais pour l'instant vous n'avez pas l'air d'avoir convaincu grand monde que vous êtes capable d'écrire une pièce de théâtre, rétorque Sartori en haussant les épaules. Et puis, c'est quoi le théâtre aujourd'hui ? Plus ce que c'était. Avant, pour quelques dollars, on voyait danser des filles, la musique était bonne et on s'amusait. Maintenant, ça coûte la peau des fesses. On vous entasse comme du bétail et les sièges sont si petits qu'on a une artère qui se bouche dans la jambe avant la fin de la première chanson. Ma femme adore *Le Fantôme de l'Opéra*. Moi, j'ai trouvé ça sans plus, juste un type avec un masque qui fait peur à une jolie fille et qui le raconte en chantant.

— Et voilà les critiques ! lance Kit gaiement.

Elle est habituée aux sarcasmes, aux commentaires et aux comparaisons qui empoisonnent la profession qu'elle a choisie. Écrire des pièces de théâtre est une carrière pathétique. Impossible d'en vivre ; dans cette société, ce qu'elle fait a autant d'importance que souffler du verre ou fabriquer des cuillers en bois. Kit garde ces pensées pour elle parce que la dernière chose dont elle a besoin est d'un affrontement artistique avec Tony Sartori.

M. Sartori fait tourner le ruban de scotch autour de son index et s'approche du palier.

— C'est juste mon opinion. Est-ce que vous pouvez éviter d'utiliser le lavabo pendant un petit moment ?

— Combien de temps ? Vous savez que tous les soirs, je fais un soin de beauté intensif : je dois laisser couler l'eau pour fabriquer une pâte épaisse dont je m'enduis pour éviter les rides prématurées.

— Ça doit être un sacré spectacle. Utilisez l'évier de la cuisine pour l'instant.

— Oui, monsieur, acquiesce Kit en souriant. Monsieur Sartori ?

— Ouais ?

— Ce que je dis ne vous fait jamais rire ? Ne serait-ce que sourire ?

— Pas vraiment.

Tony Sartori ferme la porte derrière lui et Kit l'entend glousser sur le palier.

Le Pink Tea Cup de Bank Street vend le meilleur gâteau à la noix de coco de la ville. Fait maison, c'est un gâteau jaune si moelleux qu'au début on pourrait le croire pas assez cuit. La pâte est pleine de minuscules morceaux d'ananas et il est enrobé d'un glaçage de crème fouettée si léger que les copeaux de noix de coco s'y noient. Juanita, la cuisinière, adore Kit parce qu'elle a écrit un article dithyrambique sur le gâteau dans un magazine en ligne. Chaque fois que Kit passe, Juanita lui en donne une part et refuse de se faire payer. Aujourd'hui, Kit achète deux parts, une pour elle et une pour Tante Lu. Sur

le chemin du retour, elle se promet d'ajouter quelques plats à l'article qu'elle est en train d'écrire pour *Time Out*, « Les meilleurs endroits où manger à Greenwich Village. » Les articles ne paient pas beaucoup mais les avantages sont fabuleux : de la nourriture gratuite dans ses restaurants préférés. Pour l'instant, sa liste comprend :

*Meilleur petit déjeuner : le week-end chez Pastis, sur la Douzième Rue, avec son panier de brioches, pains au chocolat, au lait et aux noix suivi d'œufs brouillés avec des frites croustillantes aux oignons et au beurre.*

*Meilleur déjeuner : le hamburger de Grange Hall, au coin de Commerce et Barrow, avec un verre de vin rouge robuste.*

*Meilleur sandwich : au thon avec une délicate crème d'avocat et des tomates en tranches de l'Elephant and Castle, Greenwich Avenue.*

*Meilleur dîner : spaghettis pomodoro chez Valadino sur Hudson street.*

*Meilleur café : le Bus Stop café, aussi sur Hudson Street.*

Kit voit souvent de petits groupes arpenter son quartier, suivant des parcours littéraires, leur guide à la main. Ils se montrent les maisons où Bret Harte et e.e. cummings ont vécu et le bar où Dylan Thomas a levé son dernier verre avant de perdre connaissance et de rejoindre son créateur. Elle s'imagine créer un itinéraire « Dégustation du Village ». La littérature contre un bon sandwich. Kit se dit que son tour attirerait plus de monde.

De retour à la maison, elle se met au travail, faisant appel à toute sa volonté pour ne pas manger le gâteau à la noix de coco avant son rendez-vous de quatre heures chez Tante Lu. Elle sait qu'elle passera une bonne partie de l'après-midi à tourner autour comme un faucon solitaire planerait au-dessus d'une assiette de steak tartare dans le désert. Bien sûr, c'est ce que font les écrivains quand ils ne sont pas en train d'écrire : ils ne pensent qu'à manger et se demandent s'ils vont craquer ou non, comme si avaler une bouchée pouvait les aider à trouver l'idée qui ferait fonctionner ce bout de dialogue ou la scène qui manque (ce n'est jamais le cas). C'est pour cette raison que les réunions des Weight Watchers de la Quatorzième Rue et de la Neuvième Avenue sont bourrées de femmes écrivains, dont Kit,

qui a déjà atteint son poids idéal deux fois l'année dernière. Manger et écrire vont de pair avec la créativité.

À quatre heures sonnantes, Kit emprunte l'escalier qui mène à l'appartement de Tante Lu, fière d'avoir résisté à ses deux magnifiques parts de gâteau. Elle espère qu'une tasse de thé et quelque chose de sucré les occuperont suffisamment parce qu'elle n'a aucune idée de ce qu'elles pourraient bien se dire.

Comme tous les New-Yorkais qui vivent dans des maisons sans ascenseur, Kit n'est jamais allée plus haut que son étage. Le palier du cinquième où habite Lu a du charme et la petite fenêtre au bout de l'échelle métallique qui mène au toit ressemble à un périscope de sous-marin. Kit a toujours eu envie d'y monter pour voir la vue, mais dans son bail, Sartori l'interdit à ses locataires. Plus elle y pense, plus Kit se rend compte que Tony Sartori est plus strict que ses parents ne l'ont jamais été. Mais souffrir un peu vaut la peine pour vivre sur Commerce Street.

— Tante Lu ? appelle Kit.

La porte est entrouverte, bloquée par un chaton en fonte noir.

— Entre, ma chérie.

Kit pousse lentement la porte.

— J'ai apporté...

Kit s'interrompt, sidérée devant ce paradis du chintz qui s'offre à elle. Les objets s'entassent dans chaque coin et recoin, il n'y a pas un pan de mur nu.

— Comment, ma chérie ? interroge Lu de la cuisine.

— Du gâteau, balbutie Kit en regardant autour d'elle. Du Pink Tea Cup. Il est vraiment bon. J'en ai parlé dans un article. Ils le font tous les jours. J'espère que vous aimez.

— J'y suis allée plus d'une fois. On y mange très bien.

Tante Lu répond au sifflement de la bouilloire dans sa minuscule cuisine pendant que Kit parcourt l'appartement des yeux. Les murs sont hauts et une bonne partie du plafond mansardé est occupée par une grande verrière qui continue jusqu'au-dessus de la porte menant à la terrasse. Il a commencé à pleuvoir et les gouttes tintent sur le verre comme des notes de musique. Le lit à baldaquin est recouvert d'un jeté en chenille blanc festonné de grosses violettes. Les meubles sont chichiteux et pleins

de fanfreluches : un petit canapé en velours bleu pâle et deux fauteuils au tissu de chintz imprimé d'iris. Un service de verres à liqueur en argent remplis de petites fleurs en soie trône sur la table basse.

— Un sacré bazar, non ? dit Tante Lu en riant de la cuisine.

— Oui, mais tout est...

Kit a du mal à trouver ses mots pour décrire ce qu'elle voit.

— ... intéressant. On dirait que vous avez vécu une vie vraiment intéressante.

— Je te laisse visiter. Fais comme chez toi.

Kit circule prudemment à travers la pièce. Chaque centimètre carré est occupé par des bibelots – deux caniches en porcelaine rose attachés ensemble par une chaînette en or, de tout petits vases en verre de Murano, un coupe-papier orné de pierres, du fatras recueilli au fil des années, des cadeaux de mauvais goût, du bric-à-brac hérité et d'irrésistibles bonnes affaires. Même le motif du papier peint montre qu'une vieille dame habite ici, avec son treillis garni de grosses roses. Kit se sent oppressée devant cette accumulation infinie de choses qui ont chacune une histoire mais sont totalement inutiles.

Tout le long du mur du fond de l'appartement sont alignés des emballages cadeaux rouge et blanc. Ils portent tous le nom du grand magasin B. Altman écrit en grandes lettres cursives. Les boîtes posées au sommet des piles ont été délavées par le soleil, leur rouge est devenu brun à côté de celles entassées en dessous.

Dans le coin, à côté du mur de boîtes, il y a un petit guéridon nappé de dentelle sur lequel sont arrangées des photos dans de lourds cadres en argent. Au centre trône une photo grand format d'une très belle fille qui porte une robe en lamé or sans bretelles. Les couleurs sont saturées comme dans un vieux film. La jeune femme doit avoir vingt-cinq ans, son visage en forme de cœur est d'un rose crémeux, ses lèvres pulpeuses dessinent une moue rose pâle. Ses yeux en amande sont mis en valeur par ses longs cils noirs et ses sourcils parfaitement dessinés qui lui donnent un air exotique, égyptien ou italien.

— Qui est cette beauté ? demande Kit.

— C'est moi, répond Tante Lu.

— Vraiment ? dit Kit qui s'en excuse immédiatement. Oh, je suis désolée. Je me suis mal exprimée. Bien sûr que c'est vous. Je reconnais votre visage.

— Non, non, je suis une vieille dame maintenant et tout ça c'est du passé. Bien sûr, j'ai mis du temps à l'accepter. Ce n'est pas facile de se séparer de sa jeunesse, crois-moi.

— Vous feriez la couverture des magazines avec un tel visage aujourd'hui. Et ce corps ! Il m'arrive d'écrire pour des magazines et ils cherchent des mannequins qui ont ce que vous avez.

— Qui ont quoi, ma chérie ?

— Cette qualité. Cette sorte de beauté dorée, où chaque trait est parfait et l'ensemble a quelque chose d'original. Vos yeux sont d'un bleu que je n'avais encore jamais vu. Et vos lèvres, cet arc de cupidon. Et... je ne veux pas vous sembler bizarre, mais je n'ai jamais vu un nez aussi parfait que le vôtre, tout droit et juste à peine un peu retroussé au bout. C'est remarquable pour les filles italiennes comme nous. Nous finissons parfois avec des pifs énormes.

Tante Lu rit.

— Merci beaucoup.

— Non, non, c'est vrai.

Lu prend la photo des mains de Kit et la regarde.

— Quelle nuit ! Le réveillon du Nouvel An au Waldorf. Les sœurs McGuire y ont célébré l'arrivée de 1951 et j'y étais avec mon ami Delmarr et mes parents, assise à l'une des meilleures tables juste devant la scène. Une des plus belles nuits de ma vie.

— Vous êtes époustouflante !

— J'ai eu de la chance, dit Lu avant d'ajouter : Toi aussi tu es jolie fille.

— Merci. Mais ma grand-mère dit toujours : « Une femme peut bien faire tout ce qu'elle veut pour avoir l'air jeune, ça ne compte pas, une fois arrivée à soixante-dix ans, on finit toutes par ressembler à la femme du père Noël. »

Tante Lu renverse la tête en arrière et éclate de rire.

— Je crois que je m'entendrais bien avec ta grand-mère. Viens t'asseoir.

Lu pose un plateau en argent avec le gâteau, les tasses, une petite théière, du sucre et du lait sur un guéridon. Kit s'enfonce

dans un fauteuil si confortable qu'il doit être rempli de duvet. Elle verse le lait dans son thé en essayant de penser à ce qu'elle va bien pouvoir dire maintenant.

— Vous vous appelez Lucy ?

— Non, Lucia.

Tante Lu prononce son nom doucement avec un parfait accent italien.

— Lou-ci-a, répète Kit. Comme dans l'opéra ?

Tante Lu sourit et Kit remarque une profonde fossette qui se creuse dans sa joue droite.

— Papa m'appelait Lucia di Lammermoor.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il était le propriétaire de la Groceria.

— Sur la Sixième Avenue ?

Kit se penche en avant, sidérée. La Groceria est célèbre, vénérée en tant que marché italien authentique et donc le plus gros attrape-touristes de la ville. On y trouve tous les meilleurs produits importés d'Italie, de l'huile d'olive toscane, des pâtes fraîches et des saucissons de toutes les régions y sont pendus au plafond. L'épicier vend des fromages du monde entier et de la mozzarella fraîche qu'il fait tous les jours et qui flotte comme des balles de golf dans des barils de liquide translucide. Le magasin est connu pour ses étalages élaborés de pains, de viandes et de poissons.

— Elle vous appartient toujours ?

Lucia fronce les sourcils.

— Non, ma chérie. Elle a été vendue il y a une vingtaine d'années. L'affaire de famille se concentre essentiellement sur la gestion des immeubles de location maintenant, explique-t-elle.

— Tony Sartori est propriétaire d'autres immeubles ?

Kit n'en revient pas que le roi du scotch américain possède d'autres biens immobiliers.

— Lui et ses frères, oui. Tony, c'est vraiment quelque chose. Si impatient. Quel sale caractère ! Les garçons d'aujourd'hui ne ressemblent en rien à mon père. Parfois, ils me rappellent mes frères mais eux avaient du respect pour la famille. À présent, j'ai de la chance s'ils se souviennent que j'habite ici. Je sais que les personnes âgées ne sont pas terriblement intéressantes pour les

jeunes, mais après tout, je suis leur tante et le seul lien qui leur reste avec la famille de leur père.

Kit acquiesce, songeant qu'elle non plus n'a jamais été trop enthousiaste à l'idée de passer du temps ici. Lucia continue :

— Tony est le fils aîné de mon plus grand frère, Roberto. Bien sûr, ça fait des années qu'il est mort, lui.

— Vous étiez combien d'enfants ?

— J'avais quatre frères. J'étais la petite dernière.

— Qu'est-ce qu'ils sont devenus ?

— Ils sont tous partis. Il ne reste que moi des Sartori d'origine. Ils me manquent. Roberto, Angelo, Orlando et Exodus.

— Quels noms fantastiques ! Exodus. On vous a tous donné des noms de personnages d'opéra ?

— Juste à deux d'entre nous, répond Lucia en souriant. Tu aimes l'opéra ?

— Ma grand-mère aime l'opéra et elle m'a transmis sa passion. Je lui ai proposé de passer ses trente-trois tours sur des CD mais elle ne veut pas. Elle aime les empiler sur son tourne-disque et les passer l'un après l'autre, aussi rayés qu'ils soient. Gram pense que les rayures améliorent la musique.

Lucia remplit à nouveau la tasse de Kit.

— Tu sais, Kit, quand on est vieux, on aime s'accrocher à toutes les petites choses qui ont du sens pour soi. Cela paraît juste rassurant et bien. Laisse-la tranquille. C'est sa façon de faire à elle, tu comprends ?

— Oui, tout à fait. C'est pour ça que vous habitez dans l'immeuble de votre neveu ? Ou bien est-ce que la famille Sartori attend le moment de vendre l'immeuble une fortune ? Avec votre part, vous devriez pouvoir déménager dans un appartement qui donne sur Central Park, non ?

— Bien sûr, j'attends ma vue du parc, fait Lu toujours souriante.

— Je ne vous en veux pas. Vous devriez tirer quelque chose de vivre ici. On ne peut pas dire que l'immeuble soit particulièrement bien entretenu mais je n'aime pas me plaindre. J'ai bien trop peur que M. Sartori me mette à la porte.

— Je connais ce sentiment, murmure Lucia.

— Bien sûr, mon appartement est en bien plus mauvais état que le vôtre. Le mur de ma salle de bains va bientôt s'effondrer.

— Comment pourraient-ils savoir s'occuper de ces maisons quand ils ont hérité de tout ce qu'ils possèdent ? J'ai travaillé toute ma vie, moi, je connais la valeur des choses.

— Quand avez-vous arrêté ?

— J'ai pris ma retraite en 1989 quand le grand magasin B. Altman a fermé. De tous les employés, j'étais celle qui y avait travaillé le plus longtemps, depuis 1945. Ils m'ont même donné un prix.

Lucia soulève un presse-papier en cristal gravé de la table basse et le tend à Kit.

— C'est un peu comme le prix d'assiduité au lycée.

— Si vous y êtes restée aussi longtemps, c'est que vous deviez aimer votre travail.

— Oh, j'adorais.

Lucia sourit encore, rêveuse, et son visage se transforme. Sous les traits de la vieille dame qu'elle est devenue, Kit voit soudain la jeune femme courageuse et belle, la fille de la photo. Elle a honte d'avoir cherché une excuse pour éviter de monter prendre le thé. Après tout, Lucia Sartori n'est pas une farfelue de Greenwich Village comme ce type de la Quatorzième Rue qui s'habille comme Shakespeare et se promène dans Washington Square en déclamant des sonnets. Elle jette un coup d'œil dans l'alcôve où est suspendu le vison de Lucia sur un mannequin. La fourrure noire brillante a presque l'air neuve dans le peu de lumière qui vient des fenêtres maintenant que la pluie a cessé pour laisser un ciel de fin d'après-midi gris perle.

— Tante Lu ? Est-ce que je peux vous appeler Lucia ?

— Bien sûr.

— Je me suis toujours demandé, parce que vous le portez souvent, quelle est l'histoire de ce manteau de vison ?

Lucia sourit.

— Ce manteau, c'est l'histoire de ma vie.

— Eh bien, Lucia, si cela ne vous embête pas, pourriez-vous me la raconter ?

Kit prend sa tasse de thé et s'assoit confortablement dans son fauteuil tandis que Lucia commence.



## CHAPITRE 2

— **L**ou-chi-ah ! Lou...  
Je réponds en criant du haut de l'escalier :  
— Mama, j'arrive !  
— *Andiamo* ! Papa a besoin de l'enveloppe !  
— Je sais, je sais, j'arrive !

À toute vitesse, j'attrape mon sac et y jette du rouge à lèvres, mes clefs, mon petit agenda en cuir, un flacon de vernis à ongles transparent et mon pique-aiguilles en feutrine en forme de petite tomate rouge avec son bracelet élastique. J'ai mis une robe toute simple, bleu marine, à la jupe ample aux poches profondes et des boutons qui montent jusqu'à un haut col blanc, des bas bleutés et des chaussures à talons bleues avec une lanière fermées par un bouton beige. J'ouvre mon carton à chapeaux pour tous les jours et j'en sors une petite cloche en velours turquoise qui se porte de guingois et garde ma raie au milieu bien droite et lisse. J'attrape mes gants blancs courts, claque la porte et dévale les escaliers tellement vite que je suis dans le vestibule en moins d'une minute.

— Dis à Papa que je le veux à la maison à six heures.

Quand Mama donne un ordre, j'obéis. Elle repousse une boucle qui s'est échappée de son chignon. Les mèches blanches

## LUCIA, LUCIA

dans ses cheveux noirs se remarquent davantage mais sa peau dorée est encore lisse comme celle d'une jeune fille. Elle a des pommettes hautes, la mâchoire forte et respire la santé.

— Souviens-toi, me dit ma mère en fourrant l'enveloppe dans mon sac, que nous avons notre grand dîner ce soir.

— Mama, je suis dans tous mes états. Qu'est-ce que tu prépares ?

— Des *bracciole*. Papa a découpé le filet lui-même. La viande sera tellement *delicata* qu'elle tombera de la fourchette de Claudia DeMartino.

— Parfait. Je veux vraiment l'impressionner.

— Et c'est ce que nous ferons. Surtout, ne sois pas en retard.

Mama m'embrasse sur la joue et me pousse vers la porte. Le soleil est si éclatant dans Commerce Street que je ferme l'œil gauche pour laisser la pupille du droit s'habituer avant d'ouvrir les deux yeux.

— *Bellissima* Lucia ! commente notre voisin, M. McIntyre, quand je passe devant chez lui.

— Ah ! si seulement je pouvais trouver un brave garçon irlandais aussi beau parleur ! lui dis-je.

M. McIntyre rit de bon cœur en mâchonnant le bout de son cigare.

— Je suis trop vieux. De toute façon, tu es destinée à épouser un bon Italien.

— Il paraît.

Il sait, tout comme moi, que depuis le jour de notre naissance, Mama a fait le même souhait pour nous tous : que nous ramenions à la maison un Italien pour moi, une Italienne pour mes frères. Exodus reproduit à merveille les sermons de Mama sur la nécessité d'épouser « un des nôtres » jusqu'aux gestes de prière qu'elle fait quand elle invoque Dieu et l'implore de bien nous faire réfléchir. Nous avons beau rire quand il l'imité, nous savons bien que Mama ne plaisante pas. Avec Papa, en revanche, il n'y a aucun problème. Il dit toujours : « *Stai contento.* » Si nous sommes heureux, il est heureux.

Les lycéens de la Septième Avenue sifflent sur mon passage.

— Lucia ! crie l'un des garçons.

Quand je ne réponds pas, il hurle de nouveau : « Lucia ! Lucia ! » Il m'arrive de me retourner et de faire un clin d'œil ; après tout, ce sont encore des gamins.

Mon frère Angelo arrose le trottoir devant la Groceria Sartori, notre affaire de famille est le seul marché de produits frais de Greenwich Village. Mon frère a ouvert les grandes vitrines et levé les stores pour que le soleil puisse sécher le sol de tomates.

Angelo a un visage anguleux classique, des yeux marron très écartés, des lèvres charnues et régulières et un petit nez. Il mesure presque un mètre quatre-vingts, ce qui fait de lui le plus petit de mes frères mais beaucoup de gens pensent qu'il est le plus beau. D'après Mama, il aurait dû entrer dans les ordres parce que c'est lui qui rétablit toujours la paix dans les disputes de famille. Angelo arrose les citrouilles d'Halloween empilées avec art à côté de l'entrée et fait mine de vouloir m'asperger d'eau.

— Tu n'as pas intérêt !

Il rit. Il a vingt-neuf ans, quatre ans de plus que moi, mais il ne sera jamais trop vieux pour me taquiner.

— Où est Papa ?

— Tu ne l'entends pas ?

Je me penche à l'entrée du magasin et j'entends les éclats de voix de Roberto et Papa.

— Ils sont encore en train de se disputer ?

— Comme d'habitude. Je sers deux maîtres. L'un veut que tout soit fait dans la plus pure tradition italienne et l'autre veut que ce soit comme au supermarché du bout de la rue. Personne ne gagne.

— En tout cas, pas encore, lui dis-je.

Une énorme boîte de tomates concassées maintient la porte ouverte. Papa et Roberto s'affrontent devant une pile de caisses pleines de pommes rouge vif.

— J'achète les pommes où je veux ! hurle Papa.

— Tu les paies trop cher ! réplique Roberto.

— Je connais ce fermier depuis trente-deux ans ! Il cultive ces pommes rien que pour moi ! Je n'achète pas mes fruits d'un camion quelconque sans savoir d'où ils viennent !

— D'un pommier ! Un pommier, Pa. Ils sont tous pareils ! Et on s'en moque de savoir d'où ils viennent quand ils coûtent cinquante centimes de moins au boisseau !

— Moi, je ne m'en moque pas. Pas du tout ! La moitié des fruits qui viennent de ces camions sont pourris ! Je refuse de vendre de la mauvaise qualité dans mon magasin !

— Je laisse tomber ! Tu m'entends ? Je laisse tomber, Pa !

C'est à mon tour de crier sur mon frère :

— Ne te dispute pas avec Papa !

Roberto mesure un mètre quatre-vingt-six, ce qui le rend bien plus grand que notre père mais il se tasse un peu quand il entend ma voix.

— Ce ne sont pas tes affaires. Occupe-toi de ta couture, grogne-t-il furieux avant de se tourner et d'aller dans la réserve.

Roberto a les traits de la famille de ma mère, les cheveux noirs, les yeux marron, un long nez droit et des sourcils épais et expressifs. Il se comporte aussi comme eux ; il a très mauvais caractère. Quand j'étais petite, j'avais l'impression qu'il était toujours en train de crier et sa colère me terrorisait. Maintenant, je lui réponds et il ne me fait vraiment plus peur.

— Mama m'a donné l'enveloppe pour toi.

Je tends l'enveloppe remplie de monnaie à Papa.

— *Grazie.*

Papa met l'argent dans la caisse et range les billets sous le fermoir métallique.

— Comment va ma fille ? me demande-t-il d'un ton grave.

— Papa, pourquoi tu te fais du souci pour moi ?

Je lui pose la question mais je connais la réponse. Il s'inquiète pour tout, sa famille, son magasin, et le monde qui change trop vite pour lui. Depuis la guerre, l'affaire a doublé de taille, sa fille a démarré une carrière et ses fils sont devenus de grandes gueules qui n'ont pas peur de dire ce qu'ils pensent.

Papa hausse les épaules et fait tomber les pièces dans le tiroir-caisse.

— Je ne peux pas m'en empêcher. Je veux que tu sois heureuse.

— Papa, je le suis vraiment, promis.

Mon père est massif. Quand il entre dans une pièce, il la remplit. Il a des cheveux poivre et sel bouclés et des yeux bleus écartés. Je suis la seule de ses enfants à avoir hérité de ses yeux bleus et c'est une des nombreuses choses qui semblent nous unir d'un lien spécial. Quand Papa rit, ce qui arrive souvent, ses yeux se plissent et disparaissent. Il a les épaules larges et la taille épaisse d'un docker mais il a des mains de musicien, aux doigts longs et effilés.

— Qu'est-ce que le bonheur, de toute façon, Pa ?

Je passe mes bras autour de son cou et le serre très fort.

En sortant du magasin, je crie, en direction de la réserve :

— Bon, il faut que j'aille travailler. J'ai plein de couture qui m'attend ! À tout à l'heure, Pa.

Une fois sur le trottoir, j'entends Papa crier :

— Lucia di Lammermoor ! Fais attention !

Je lui envoie un baiser et me dirige vers l'arrêt du bus.

Tous les matins quand je descends du bus au coin de la Trente-Cinquième Rue et de la Cinquième Avenue, je me sens encore époustouflée de travailler dans le plus beau des grands magasins new-yorkais. Je ne m'y habituerai jamais. Mon moment préféré, c'est celui où les gens qui sortent de la station de métro de la Trente-Quatrième Rue se mêlent à la foule sur le trottoir pour former une grosse vague qui remonte la côte jusqu'à son sommet d'où l'on découvre soudain B. Altman and Company, si imposant qu'il occupe un pâté de maisons entier.

Quand le magasin a ouvert à cette adresse en 1905, il s'appelait le Palais du Commerce et ce nom lui conviendrait encore. Tous les immeubles rivalisent de merveilles architecturales sur la Cinquième Avenue, mais c'est le plus original : construit dans le style de la Renaissance italienne, il comporte six étages aux plafonds de plus de cinq mètres de haut, immenses et spectaculaires. La devanture majestueuse est ornée d'une colonnade en calcaire français qui s'élance jusqu'au deuxième étage. Chaque gigantesque vitrine est surmontée d'un auvent en demi-coquille en verre fumé vert qui évoque les élégants abat-jour Tiffany.

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



**Lucia, Lucia**  
Adriana Trigiani



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Charleston et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON